







# LE LIVRE DU MOIS

PAR MAURICE JOYEUX

## Aventures d'un Jeune Homme

par John Dos Passos (Ed. Gallimard)

En Amérique, le Parti communiste devint puissant, s'étant considérablement enrichi des débris de la liberté en Europe et du sacrifice des justes.

John DOS PASSOS.  
Ceux qui ont lu « Manhattan Transfer » ou « Plus près de nous » « Numéro Un » ce magistral portrait d'un politicien américain évoluant dans son milieu ne manqueraient pas de se procurer « Aventures d'un jeune homme » qui installe Dos Passos à sa vraie place, la première de la littérature américaine contemporaine. Glenn, le héros de ce roman issu des milieux pacifistes va se laisser tenter par l'aventure communiste. Mêle à une grève qui oppose des ouvriers mexicains à leurs patrons, il perd son emploi. Le parti lui confie alors une mission auprès des travailleurs des mines. C'est l'occasion pour l'écrivain de tracer des portraits américains, des dirigeants communistes et du patronat un inoubliable portrait. Mais Glenn qui n'a pourtant mis en garde contre « ses illusions anarchistes » refuse la ligne du Parti, il est exclu et alors commence pour lui cette vie de républicain qui est celle du militant qui ne veut pas renoncer à la lutte et que le Parti guette et abat avec férocité. C'est en Espagne où Glenn est allé chercher le repos dans la fourniture que va se terminer cette jeunesse enthousiaste pourrie par la dégénérescence du marxisme. Dans ce livre admirable l'écrivain nous trace un tableau saisissant de la vie américaine. La langue est épure, précise, brillante, la construction solide. Les personnages nombreux, les épisodes multiples ne nuisent en rien à la clarté d'un récit qui nous fait mieux comprendre le drame de la gauche libérale écartelée, aux Etats-Unis comme en Europe, entre la liberté et le socialisme autoritaire.  
« Aventures d'un jeune homme » n'est pas seulement une œuvre littéraire achevée mais également la somme d'une expérience qui fut tragique pour une génération.

## Le Théâtre

### BON DIEU DE SAPIN

NOUS connaissons tous l'histoire de Father Divine à Harlem, dont la plus récente version française avec sous-titres gallois est l'affaire du Christ de Montfavet.  
C'est sur ce fond d'actualité plus ou moins récente, de mythes modernes préfabriqués que s'inscrit l'action de la première pièce de Louis Sapin (Théâtre d'Aujourd'hui, Alliance Française, 101, Bd Raspail), Papa Bon Dieu. C'est une des lois du vrai théâtre qui ait un rapport avec l'atmosphère humaine de l'époque : il en allait ainsi des Perses d'Eschyle, dont la première se déroula devant un orchestre où il y avait quelques vétérans qui avaient vu 43 ans plus tôt la défaite de Xerxès.

Quand le rideau se lève sur la mort de Papa Bon Dieu, ivrogne négre d'un pays indéterminé, on est donc dans le coup, même si l'on n'est pas un des nègres répartis dans la salle de générale ou de première. Et tout de suite le bonhomme, le refus des « trucs », anime la pièce de Sapin. Dans ce cimetière que fleurit un gardien fou, une putain et un ivrogne viennent affirmer la détresse et l'espoir des hommes. Un pasteur viendra en troubler l'expression : c'est que toutes les églises, politiques ou spirituelles, sont contre nous. Et aucune d'elles n'est capable de diriger le miracle humain, le miracle de la navette : Papa Bon Dieu se réveille de sa léthargie et tout aussitôt il passe pour le Dieu incarné.

Loin de s'installer à l'aise dans son rôle christique, il essaie de persuader ceux qui l'adorent de la valeur de la vie, de l'importance du bonheur terrestre, mais les autorités et l'argent s'en mêlent. Malgré lui, Papa Bon Dieu est amené à se laisser faire prisonnier d'une religion qu'il n'a pas voulue et qui organise la vente des indulgences aussi bien que l'Eglise romaine. Des lors, incompri, même de la putain qu'il a péché avec, il va mourir à petit feu sous les coups d'un marchand d'un marchand du temple très bon organisateur en miracles et qui eût fait fortune à Lourdes.

Suivant un mouvement dramatique implacable — que brise seulement une histoire un peu facile de revolver — Sapin nous amène à la conclusion logique : sans croix autre que celle de Papa Bon Dieu meurt une bonne fois pour toutes et son cadavre sera exploité suivant les bonnes traditions. Mais qu'importe, puisque la vraie leçon de ce enseignement demeure dans le cœur de l'ivrogne et de la putain.

Sa bonhomie, la qualité des comédies noirs qui l'interprètent — dont au premier chef les romanciers Oyono et Dame — ont fait passer cet ouvrage dont l'anticléricalisme et l'anarchisme latent avaient tout pour fâcher le



UN poste récepteur de puissance moyenne situé dans le sud de la Corse, à Bonifacio par exemple, ne peut capter aucun des programmes de la R.T.F. Force reste à l'auditeur de se rabattre sur l'école de Monte-Carlo ou de la radio italienne ; il n'est pas question, ici, de chauvinisme, mais qu'advient-il d'un sans-filiste du cru s'il refusait d'acquiescer la redondance à la R.T.F. ?

Les émissions radio destinées aux automobilistes se font de plus en plus nombreuses. « La

route en direct », de Roland Dhoradin et Roger Couderc (France I, samedi 15 h. 18) mérite d'être citée. L'intention est louable, le texte de l'émission, bien que le radio a donné la preuve de son efficacité ces derniers été en ce qui concerne la décongestion des entrées de Paris. Ohé ! les techniciens, pensez aussi s'il n'est pas aux conducteurs de « gros culs » (que Lemaire a si bien peints dans « Les Routiers »). Voilà de l'ouvrage utile. Signalez à France I (ex-Inter) diffuser chaque nuit un programme musical intitulé « Route de nuit » avec à chaque heure et quart un court bulletin d'information.

« Propos en l'air », par Anne-Marie Carrière, Max-Pol Fouchet et Paul Guth (France I, mercredi 20 h. 50). A propos de tout et de rien, cet excellent trio babille et papote pour notre plus grand plaisir. Anne-Marie Carrière ne serait pas femme si elle n'était pas battante, mais quel regal, combien de chansonniers « mâles » pourraient prendre des leçons d'esprit et d'humilité. A sa spirituelle caudité, elle ajoute un sens poétique que l'on sent naturel, sa volubilité n'a rien d'agacant.

# le monde libertaire

## Des Lettres et des Arts

### Un écrivain en Extrême-Orient

## ONT-ILS PEUR OU SONT-ILS FATIGUÉS ?

Notre ami Michel Ragon qui revient du pays de Mme Chrysanthe, nous donne quelques-unes des impressions qu'il a ressenties devant un Monde qui renait.

M. J.

L'ETE dernier, j'étais au Japon et l'idée que les Japonais se faisaient de la France m'étonnait un peu. Ils voyaient la France un peu comme nous voyons la Grèce : un pays de vieille culture, qui a joué un grand rôle dans la civilisation internationale, un pays par là très respectable mais, par contre, comme effacé de la carte du monde au point de vue politique.

Cela m'étonnait parce que nous subissons tous l'empreinte de notre éducation et que, dès l'enfance, j'ai été habitué comme chacun d'entre nous à voir le globe terrestre illuminé de taches roses françaises. Quant au Japon, c'était une épingle de cravate au-dessus de l'opulente poitrine chinoise. Du point de vue du Japon, les rôles se modifient. Lorsqu'on vit sur l'île nipponne, on s'aperçoit que, du Nord au Sud, la distance est aussi grande que de Stockholm à Venise. Quant à la France, plus on s'en éloigne, plus elle devient petite (si non dans le fond de son cœur, pour ne vexer personne, mais sur la carte).

Les Japonais que je rencontrais aimaient beaucoup la France, du moins l'idée France qu'ils se faisaient. Mais il y avait des choses qu'ils ne comprenaient pas. « Pourquoi faites-vous toujours la guerre ? » me disaient-ils, j'étais d'abord surpris d'être accusé de bellicisme éternel par ce peuple renommé belliqueux, puis je réfléchissais qu'en effet la France n'avait jamais déposé les armes depuis 1939. Cela veut bien sûr dire que nous ne sommes pas toujours prêts à nous battre, mais sur la carte.

« Nos « dirigeants » (?) font invinciblement songer à Joseph Prudhomme à qui l'on avait donné un sabre de garde

national et qui s'écriait : « Ce sabre est le plus beau jour de ma vie ! » Regardez Lacoste avec son sabre, Mollet avec son sabre, Gaillard, Schumann, tous brandissant leur sabre de bois en criant : « On les aura ! » Leur ridicule devrait faire honte au pays, si la France avait encore l'idée de la honte. Pour beaucoup moins, avant la guerre, l'extrême-droite, comme l'extrême-gauche, pour des raisons opposées mais tout aussi nobles, se seraient descendues dans la rue. On aurait arraché des pavés. On aurait dressé des barricades. On aurait peut-être forcé à la démission. Enfin, à la face du monde, les Français auraient créé leur désapprobation d'un gouvernement où la médiocrité et la veulerie sont régnés. Mais il n'en est rien. A part une bombe qui éclate dans les cabinets, comme si l'auteur de cette plaisanterie avait cru que ce lieu était la juste place de ces messieurs, le lieu qui leur convenait le plus ; à part ce bruit pour rien, les Français paraissent aussi veules que leurs dirigeants. On a fait beaucoup de grèves, depuis 1945, mais en a-t-on fait une seule contre la guerre, une seule qui soit efficace ? En a-t-on fait une seule pour avoir des logements ? Aucune grève n'a eu lieu pour de grandes causes, seulement l'augmentation de salaire correspondant à l'augmentation de la vie. Des grèves bourgeoises, des grèves d'ouvriers fonctionnaires qui surveillent la cote des prix avec une telle attention qu'ils en oublient le reste du monde.

Les Japonais aiment beaucoup la France pour ses artistes, ses écrivains, mais aussi pour son rôle d'émancipatrice, de porteur de flambeau de la liberté, de l'égalité, de la fraternité. Vous savez, ces trois mots qui figurent comme emblème de la République. Ce ne sont pas trois mots dénués de sens, ni accolés trompeusement à l'idée de République Française. Avec ses Encyclopédistes du XVIII<sup>e</sup> siècle, avec ses hommes de 1793, avec ses hommes du 1<sup>er</sup> Empire même, avec ceux de 1848 et avec ceux de 1936 et ceux de la Résistance pendant l'occupation allemande, la France prend ainsi une figure d'image d'Épinal, un mythe de nation libératrice, aux têtes chaudes et aux têtes brûlées, de nation fière, de nation indépendante, qui n'est pas sans vérité historique.

On me disait encore au Japon : « Les Français ne sont plus ce qu'ils étaient... Ils ont peur... Ou bien ils sont fatigués... »

Ils ont peur ? Ou bien ils sont fatigués ?

Michel RAGON

(1) Nous ne sommes pas portés sur la gloire militaire. Mais enfin, on ne peut s'empêcher de comparer l'expédition en Egypte de la 1<sup>re</sup> République (avec le général Bonaparte), et celle de la IV<sup>e</sup> République (Guy Mollet conquérant). De deux choses l'une, ou bien on fait la guerre pour la gagner, ou bien si l'on n'est pas doué pour le sabre, on se consacre à des jeux plus innocents et qui vont plus dans le sens du socialisme. La France actuelle jouant à la grande puissance guerrière se ridiculise. Si elle se consacrait à la paix mondiale et aux idées humanitaires qui sont un de ses traditions, quelle place importante elle recouvrerait dans

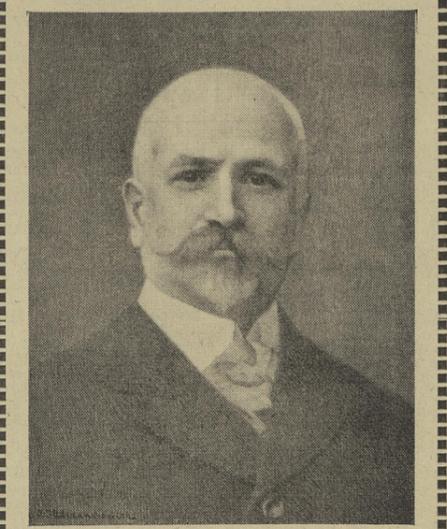
## EXPOSITIONS

### PORTRAITS

par

## A.-J. ALEXANDROVITCH

du 15 au 31 Mars à notre local  
3, rue Ternaux — PARIS 11<sup>e</sup>  
Vernissage le 15 Mars à 14 heures.



Francisco FERRER, par Alexandrovitch

NOS lecteurs ont sans doute souvenir des portraits de E. Reclus, Tolstoï, Kropotkine par le peintre A.-J. Alexandrovitch, dont les clichés ont illustré les pages de ce journal.

De même qu'elle nous avait autorisés à ces reproductions, la famille du peintre, avec une pareille bienveillance, met à notre disposition une série d'effigies des révolutionnaires de la fin du siècle dernier et du début de celui-ci.

Ce qui frappe d'abord dans les œuvres d'Alexandrovitch, c'est une grande honnêteté, un caractère scrupuleux, un regard superficiel pourrait juger photographique par la précision, par le souci du détail, par la rigueur du dessin.

Mais pour celui qui sait voir, derrière chacun de ses portraits, il y a plus que la vérité extérieure. Toute la flamme intérieure, toute la psychologie du personnage y sont exaltées.

C'est Naquet aux traits aigus, au visage parcheminé, dont l'original est au musée de Carpentras ; c'est Emile Roussel, le courageux démolisseur des crimes de Biribi, regard clair et juvénile ; puis Francisco Ferrer dont l'expression de force calme et inébranlable dit l'Homme. Ici c'est Kropotkine jailli d'un clair-obscur, une lumière vient se perdre dans l'œil qu'il éclaire de malice ; là c'est un fusain de Han Ryner dont le caractère a tenté tant de peintres.

Mais il faudrait tout citer. Le plus certain pour vous de tout admirer est de prendre le chemin de notre local où cette exposition vous est ouverte même le dimanche.

Les amis de l'Homme, comme les amis des Arts y recevront le meilleur accueil.

Maurice LAISANT.

## A la Galerie THOLOZÉ

### Un peintre d'avenir : Pierre GOUGEROT

La galerie Tholozé présente jusqu'au 30 mars la première exposition d'un jeune peintre, Pierre Gougerot.

Les premières impressions ressenties lors du vernissage sont extrêmement satisfaisantes. De l'ensemble se dégage d'abord une très grande solidité. La peinture est nette, franche, rigoureuse. Le souci permanent d'exprimer au maximum la forme, la valeur de chaque volume judicieusement choisis pour faire un ensemble cohérent donne à chaque toile un équilibre parfait.

Peut-être pourrions-nous regretter un certain manque d'audace en ce qui concerne la couleur. Mais je crois que ce n'est de la part de Gougerot qu'une retenue, une volonté de sobriété, la construction restant pour lui le souci majeur.

Si à l'intérieur de chaque toile, nous sommes frappés par cette impression de solidité, de « bâti », nous constatons également que toutes ces toiles forment une très belle unité.

En effet, depuis la toile représentant les « trois hommes dinant », jusqu'aux nus, en passant par les maîtres mortes et les paysages (à mon avis les meilleurs morceaux après les trois hommes dinant) règne la même cohésion, preuve d'une maturité picturale certaine.

M'entretenant dernièrement avec Gougerot, je ne fus pas surpris de l'entendre se référer à Borès ou Tal Coat, maîtres contemporains, puis Ingres et à Poussin, auxquels son souci de suivre la « tradition picturale » (l'expression lui est chère) l'amène naturellement.

— Vouistu, me dit-il, ce qui compte, c'est de dépasser les maîtres, de savoir pourquoi ils sont les maîtres et de retrouver ainsi la « ligne ». A ce moment-là, tous les espoirs sont permis.

Je crois en effet que tous les espoirs lui sont permis. Je crois aussi que cette exposition intéressera tous les amateurs de bonne et vraie peinture.

Mais je suis certain d'une chose : Gougerot est un peintre à suivre. Il ira très loin.

Frank LECOQC.

## A la Galerie BOLER

### Métamorphose du bouquet

Du 6 au 20 mars, Violeta expose rue de Gastiglione ses œuvres dont les plantes constituent la matière. En robe de lils, la châtelaine délicate rêve à des fleurs qui seraient encore plus belles et dont le troubadour en pourpoint de rose lui chante les tendres couplets. On aurait tort de ne voir dans cet art que son aspect original. Violeta a su mettre dans cet assemblage de lignes et de couleurs, tout le feu de son tempérament espagnol.

M. J.

## LE GROUPE LIBERTAIRE LOUISE MICHEL PRÉSENTE

DU MOULIN DE LA GALETTE VENDREDI 7 MARS

présenté par BERNARD SALMON (avec le concours de LAZARUS DU TIRE-BOUCHON)

avec AZZILLA et ses fêtichiers (Ballet de l'Afrique Noire)

Simone CHOBILLON

Francis COVER

Ginette GARCIN Los Hermanos PALLAS

LAFLEUR Jean-Pierre LOUVAT

Charo MORALÉS Jean YANN

SUC ET SERRE et René-Louis LAFFORGUE

au piano Alex PADOU Régie artistique SUZY

ALLOCATION DE MAURICE JOYEUX

Un programme unique dans une ambiance unique

Dès maintenant reprenez vos places (300 francs) chez JOYEUX, libraire, 53 bis, rue Lamark, PARIS-18<sup>e</sup> (sera ouvert dimanche 2 mars). VINCEY, 170, rue du Temple, PARIS-3<sup>e</sup>. MONDE LIBERTAIRE, 3, rue Ternaux, PARIS. Librairie VERLAINE, 31, rue Descartes, PARIS-5<sup>e</sup>. C.N.T.E., 24, rue Sainte-Marthe, PARIS-10<sup>e</sup>, et au MOULIN DE LA GALETTE.

LES dames préfèrent le mambou, déclare Eddie Constantine à qui veut l'entendre : mais le genre parodique, après nous avoir amusé, fait long feu. Tout compte fait, le film sérieux est beaucoup plus divertissant. Jean Delannoy, transfuge de Notre-Dame de Paris, et qui a la réputation sans doute surfaite... d'un cinéaste ennuyé, reprend des forces sinon au contact de la terre (il n'en est pas là) du moins à celui de Simonon... Qui plus est, il s'appuie solidement, que dis-je, il s'arc-boute sur Gabin. Maigret-Gabin, c'est du tout cuit, tout le contraire de maigre... Infiniment plus intéressant est la réalisation du film : Ascenseur pour l'échafaud, tiré du roman de Noël Calef, comme Echec au porteur, oui, mais M. Grangier n'a rien tiré ou presque d'un sujet original. Le ballon (de football) explosif, c'était, comme on dit, l'aiguille dans la botte de foin. L'autre livre, Ascenseur pour l'échafaud, c'est la coïncidence fatale : un ancien d'Indochine réalise un crime parfait (il tue son patron, mari de sa maîtresse, et s'arrange pour qu'on croie à un suicide) ; malheureusement, par un stupide coup de France pour ses artistes, ses écrivains, mais aussi pour son rôle d'émancipatrice, de porteur de flambeau de la liberté, de l'égalité, de la fraternité. Vous savez, ces trois mots qui figurent comme emblème de la République. Ce ne sont pas trois mots dénués de sens, ni accolés trompeusement à l'idée de République Française. Avec ses Encyclopédistes du XVIII<sup>e</sup> siècle, avec ses hommes de 1793, avec ses hommes du 1<sup>er</sup> Empire même, avec ceux de 1848 et avec ceux de 1936 et ceux de la Résistance pendant l'occupation allemande, la France prend ainsi une figure d'image d'Épinal, un mythe de nation libératrice, aux têtes chaudes et aux têtes brûlées, de nation fière, de nation indépendante, qui n'est pas sans vérité historique.

Des acteurs bien dirigés (en tête Jeanne Moreau et Maurice Ronet) assurent la crédibilité d'une histoire qui s'appuie sur les



PARTOUT, en Europe comme en Amérique, de jeunes « rebelles sans cause » manifestent dans la violence individuelle ou collective, leur refus d'un monde qui n'offre plus de perspectives.

Jean Cathelin a traduit, pour le numéro de février d'« Esprit », une étude philosophique, sociologique, psychanalytique de Norman Mailer sur le « hipster », le jeune inadapté des E.U., sous le titre « Le Nègre Blanc ».

Le monde auquel s'éveille, à la sortie de l'enfance, le futur hipster est placé sous le signe de la mort et de l'éroulement de toutes les valeurs. Une hécatombe mondiale, les camps de concentration, Hiroshima ; cela juge une civilisation. Et pour l'avenir, la mort brutale par la bombe atomique ou la mort lente qu'apporte un conformisme qui tue tout instinct de création. Sans passé, sans avenir, sa fureur de vivre jette le hipster dans le présent immédiat, en marge d'une société condamnée.

Il y rencontrera le Noir, et il partagera sa morale. « Hal » dans le monde extérieur, se hissant au l'être, le Noir s'est vu obligé d'explorer ces marches sauvages de la vie civile. « En danger perpétuel des qu'il essaie de refuser son humiliation, le Noir lui aussi doit concentrer dans l'instant, dans l'extase, dans l'intensité des sens sa volonté de vivre. La violence, l'érotisme, le jazz, « musique de l'orgasme » : ainsi s'élabore un code moral du bas-fonds centré sur l'exaltation

de l'énergie et du courage, la quête de l'orgasme apocryphe », de la lutte où le « cool cat » fera ses preuves. « Le hip », c'est l'intellectualisation de l'instinct de primitif dans une jungle réante.

Mais peut-être le hipster n'est-il que « l'avant-garde dévoyée et dangereuse » de la mentalité typique du XX<sup>e</sup> siècle, puisque aussi bien son esprit gagne des maintenant des milieux bien plus larges ?

Et l'auteur, en conclusion, de se demander si le Noir, par sa vitalité indomptable, sa notion passionnée du sens de la vie, ne sera pas la grande figure d'une révolution à venir, dont par ailleurs il esquisse une conception nouvelle, où les recherches psychologiques rejoindraient les études économiques afin d'atteindre à une conception totale des crises du XX<sup>e</sup> siècle.

Le thème du Nègre libérateur, nous le retrouverons à la fin de l'étude que G. Duveau consacre à la « Renaissance de l'utopie » dans le volume XXIII (1957) des Cahiers Internationaux de Sociologie.

Le temps présent rend à l'utopie ses lettres de noblesse. Les cités imaginaires, idéalistes et rationalistes du début du XIX<sup>e</sup> siècle ont succombé facilement sous la poussée victorieuse de la dialectique marxiste. Mais il faut se rendre à l'évidence : la force conquérante de la pensée marxiste provient moins de son exactitude « scientifique », (souvent infirmée, et élaborée à partir d'un outillage techni-

que bien moins varié et moderne que celui dont dispose R. Owen ou les Saint-Simoniens, que des mythes qui la galvanisent. « Le monde dans lequel se meut K. Marx est un monde d'apocalypse ». Bien plus que technologie, Marx est prophète. Par le biais du mythe (mythe de l'âge d'or, de la fin de l'histoire, du salut par le juste souffrant), l'utopie se réintroduit dans la dialectique même. S'opposant à l'optimisme de la philosophie des lumières, Marx développe une vision tragique de l'histoire, où la violence et la cruauté sont créatrices : « Les côtés noirs de l'histoire font l'histoire » (Marx). Au travers des cataclysmes, l'histoire s'accomplit infailliblement, en rejetant les maux morts qui n'ont pas su jouer leur rôle.

Une telle confiance dans la spontanéité de l'histoire, dans l'efficacité de la violence est pour le moins utopique, au plus mauvais sens du mot. Et la véritable utopie reprend ses droits. Si le mythe a en lui-même une force de propulsion sans pareille, c'est néanmoins à l'utopie que revient la tâche de préparer l'homme aux problèmes de l'avenir et à l'œuvre de reconstruction sans quoi l'élan révolutionnaire reste stérile.

Aucun socialisme ne pourra être efficace qui refusera de se pencher sur des problèmes de l'utopie et du mythe, ou convertir actuellement les recherches les plus diverses des sciences de l'Homme.

René FUGLER.